

Patrick Ischer marie ses goûts pour le camion et la sociologie

MICHEL AUDÉTAT

michel.audetat@lematin dimanche.ch

● Ce Chaux-de-Fonnier possède un permis poids lourd et un doctorat en sociologie. Une bourse va lui permettre de lier ses deux passions. Portrait.

Patrick Ischer a passé son permis poids lourd en 2010, puis il a soutenu une thèse de doctorat en sociologie cinq ans plus tard. On imagine deux mondes que tout sépare. Ayant pourtant un pied dans l'un et l'autre, ce Chaux-de-Fonnier de 42 ans appartient à l'espèce rare des gens avec qui l'on peut discuter aussi bien des théories sociologiques de Pierre Bourdieu que de la difficulté à manœuvrer un semi-remorque sur une route de montagne.

Ces deux mondes sont toutefois en train de converger. Adjoint scientifique à la Haute École de gestion ARC, à Neuchâtel, Patrick Ischer vient d'obtenir une bourse du Fonds national suisse (FNS) pour étudier comment les transporteurs routiers suisses réagissent aux nouvelles contraintes environnementales, politiques et économiques. Et comment cela se répercute sur les conditions de travail des camionneurs. S'y ajoute aussi un questionnement sur la manière dont se construisent les identités professionnelles de ces chauffeurs. De quel œil les regarde-t-on aujourd'hui? On n'est plus à l'époque où Max Meynier rencontrait un immense succès avec son émission de radio mythique «Les routiers sont sympas» (de

1972 à 1983 sur RTL). Ils étaient alors des héros de l'asphalte; ils ne le sont plus.

D'abord une passion

Le plus souvent, le sociologue se tient à bonne distance de son objet d'étude, qu'il manipule avec des concepts. À l'inverse, Patrick Ischer sait concrètement ce que signifie avoir un volant de camion entre les mains. Il connaît la puissance de ces gros gabarits, les qualités que requiert leur conduite, la route qu'il faut dévorer, le chronomètre qui met la pression, les horaires à tenir, les imprévus à gérer, mais aussi la jouissance du paysage qui s'offre si généreusement du haut de la cabine. Avant de devenir un objet d'étude sociologique, cette activité a d'abord été pour lui une passion.

Elle vient de loin. «J'appartiens à une famille de camionneurs. Dans les années 1940, mon grand-père a créé une entreprise aux Ponts-de-Martel. Il faisait du



«Les chauffeurs qui avaient fait le Moyen-Orient étaient regardés comme des demi-dieux. Ça sentait l'aventure...»

Patrick Ischer, sociologue et camionneur

transport de long bois. Dès l'âge de 13 ans,

mon père l'accompagnait pour l'aider et il a ensuite monté sa propre boîte à La Chaux-de-Fonds.» En fouillant sa mémoire, Patrick Ischer remonte jusqu'à ses 4 ans: «Mon père venait d'acheter un camion doté d'une grue, spécialement conçu pour le long bois. Je me rappelle sa fierté.»

L'enfant aimait se frotter à cette petite communauté rugueuse. «Les chauffeurs étaient passionnés par leur métier et ne parlaient que de ça. Ils étaient musclés, tatoués, et ils se sentaient plus libres que les ouvriers d'usine, même si leurs origines sociales étaient comparables. Certains revenaient de l'étranger et roulaient des mécaniques. Ceux qui avaient fait le Moyen-Orient étaient regardés comme des demi-dieux. Ça sentait l'aventure...» À une époque où la direction assistée ne s'était pas encore imposée, les chauffeurs avaient des bras aussi épais que des jambons. Et tout cela baignait bien sûr dans un nuage de testostérone.

L'archétype de la virilité

«Le camionneur a été un archétype de virilité», relève Patrick Ischer, qui n'est pas mécontent de voir les choses évoluer un peu. Dans son projet de recherche, il parle de «chauffeur·euse·s» et de «conduc-teur·trice·s de poids lourds». La profession se féminise en effet à petits pas. C'est l'objet de la série documentaire que la chaîne de télévision 6ter a diffusée en janvier et que M6 rediffuse ces jours-ci: «Les reines de la route». On y suit le travail de sept camionneuses qui arpentent le bitume européen en chevauchant leur 40-tonnes comme de fières amazones. Mais «sans jamais renoncer à leur vie de femme», précise le commentaire en voix off.

En quittant l'enfance, Patrick Ischer a été rattrapé par ce qu'il appelle «le principe de réalité». Il s'est aperçu que le métier était loin de toujours coïncider avec les fantasmes qu'il avait suscités chez lui. Une autre voie s'est dessinée. Maturité à l'École supérieure de commerce des Montagnes neuchâteloises. Puis licence en sciences humaines et sociales à l'Université de Neuchâtel. L'enthousiasme juvé-

nile revient pourtant quand Patrick Ischer évoque «Le convoi», ce film de Sam Peckinpah (1978) qu'il regarde au moins une fois par année: «Quand j'étais gamin, je l'avais enregistré sur une cassette VHS. Le moment où les camionneurs se mettent à rouler les uns derrière les autres me fait toujours autant d'effet.» Patrick Ischer sourit en le racontant; on sent qu'il est lui-même dans le convoi.

En novembre 2010, une bourse du FNS lui a permis d'aller vivre une année à New York. Le voilà donc au pays des *truck drivers*. Si la chose avait été possible, Patrick Ischer aurait voulu connaître l'ivresse du voyage au long cours en transportant du fret de la côte est à la côte ouest. À défaut de pouvoir le faire, il en a rêvé en écoutant Johnny Cash qui a tant contribué à la mythologie américaine du *truck driver*. Ses chansons préférées sont «All I Do Is Drive» et «I've Been Everywhere», dans laquelle l'homme noir égrène les noms de lieux traversés par un vieux routier: Reno, Chicago, Fargo, Minnesota, Buffalo...

Un retour aux sources

Avant de partir aux États-Unis, Patrick Ischer avait passé son permis poids lourd: «Je m'étais dit que c'était le moment ou jamais. Pour me former, j'ai beaucoup conduit avec mon père. C'était comme un retour aux sources. On restait des heures ensemble dans la cabine. On s'est retrouvés.» À son retour de New York, Patrick Ischer déniché un poste d'enseignant dans une école professionnelle de Saint-Imier et, désormais, ses semaines vont suivre un rythme à trois temps. Deux jours d'enseignement dans le Jura bernois. Deux jours sur les routes à exercer le métier de chauffeur. Et une journée consacrée à la thèse de doctorat que le sociologue doit terminer. Il va la soutenir le 6 mars 2015.

La thèse porte sur des questions à première vue plus pantouflardes que la conduite routière. Comment les couples négocient-ils l'ameublement de leur logis quand ils se mettent en ménage? De quoi sont faits leurs goûts respectifs?

D'où proviennent les codes esthétiques qu'ils défendent? Questions en réalité plus épineuses qu'il y paraît. Dans le sillage du sociologue Pierre Bourdieu, cette thèse de doctorat examine «la relation d'affinité élective entre l'habitat et l'habitus à la lumière de la pluralisation des modes de vie».

Un chercheur comblé

À La Chaux-de-Fonds, lui-même habite un ancien atelier d'horlogerie transformé en loft de 200 m². L'espace ne manque pas, la hauteur du plafond impressionne. Tout le contraire, en somme, de la cabine où le chauffeur vit un peu comme dans une maison miniature. Il y travaille, mais

il arrive aussi qu'il y mange ou qu'il y dorme: «Il suffit de tirer les rideaux et on se retrouve dans une chambre», relève Patrick Ischer. Il a aussi observé que certains chauffeurs installent une peluche sur le siège passager ou conduisent en chaussettes.

Sur le plan de la conduite, Patrick Ischer n'est pas au bout de ses rêves: «J'aimerais faire du transport de long bois, c'est une tradition familiale...» En revanche, il est comblé sur le plan scientifique: la bourse du FNS va lui ouvrir un terrain d'étude encore vierge, où les chercheurs ne se sont guère aventurés jusqu'ici. Et les sociologues-camionneurs encore moins.